

HACÈNE AREZKI

CLIMAT, MENSONGES ET PROPAGANDE

**Pourquoi
les scientifiques
se déchirent**



**Les dessous
économiques de la
guerre du climat**

**Les causes du réchauffement
Et si l'Homme n'y était pour rien ?**

THIERRY
SOUCCAR

ÉDITIONS

CLIMAT, MENSONGES ET PROPAGANDE

Hacène Arezki

Équipe éditoriale :
Elvire Sieprawski, Priscille Tremblais, Caroline Sandrez
Conception graphique et réalisation : Catherine Julia (Montfrin)
Illustrations : Idée Graphic
Illustration de la couverture : © Beboy - Fotolia.com

Imprimé sur les presses de Beta à Barcelone (Espagne)

Dépôt légal : 4^e trimestre 2010

ISBN : 978-2-916878-60-7

© Thierry Souccar Éditions, 2010, Vergèze

www.thierrysouccar.com

Tous droits réservés

*Je remercie les éditions Thierry Souccar,
pour la confiance qui m'a été accordée.*

A mes proches, pour leur soutien sans faille.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	7
PREMIÈRE PARTIE :	
PERSPECTIVES HISTORIQUES	15
Chapitre 1 : Un peu d'histoire	17
Chapitre 2 : Un siècle d'évolution thermique et médiatique	31
Chapitre 3 : L'émergence du GIEC. Pour une politique mondiale du climat	47
DEUXIÈME PARTIE :	
QUELS CHANGEMENTS CLIMATIQUES ?	69
Chapitre 4 : Incertain réchauffement, avec précédent	71
Chapitre 5 : Les pôles : le canari dans la mine ?	107
Chapitre 6 : Dérèglement climatique : le temps des calamités	131

TROISIÈME PARTIE :	
INFORMATION OU PROPAGANDE ?	161
Chapitre 7 : Les chercheurs face au réchauffement	163
Chapitre 8 : Réchauffement médiatique	185
Chapitre 9 : Entre scientisme et greenwashing	221
QUATRIÈME PARTIE :	
UNE ALTERNATIVE SCIENTIFIQUE	243
Chapitre 10 : Et les gaz à effet de serre ?	245
Chapitre 11 : L'hypothèse solariste	267
Chapitre 12 : Vers un refroidissement ?	277
EN GUISE DE CONCLUSION	283
NOTES	287

INTRODUCTION

LE 23 AVRIL 2010, L'ÉMISSION *BIBLIOTHÈQUE MÉDICIS*, installée sous les ors de la République au palais du Luxembourg, siège du Sénat, à Paris, proposait à ses téléspectateurs un débat contradictoire sur le réchauffement climatique comme conséquence supposée des activités humaines, en présence de Madame Valérie Pécresse, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Celle-ci avait été saisie peu de temps auparavant par 400 scientifiques du climat, signataires d'une pétition lui demandant de défendre leur intégrité face aux allégations de Claude Allègre, auteur d'un livre intitulé *L'imposture climatique*. L'ancien ministre et chercheur, dans des déclarations à l'emporte-pièce, accusait les climatologues d'agir comme des activistes plutôt que comme des scientifiques. Face à Vincent Courtillot (géophysicien) et Benoît Rittaud (mathématicien), tous deux critiques de la manière selon laquelle la responsabilité humaine dans le changement climatique est tenue comme certaine, le glaciologue Jean Jouzel et le physicien de l'atmosphère Bernard Legras, pétitionnaires, représentaient le courant dominant. Legras, lors d'un premier tour de table, s'exprima en ces termes : « Nous avons affaire à des insinuations, des accusations, que nous jugeons outrancières, voire souvent injurieuses, qui sont portées à l'égard de toute une communauté. Ces accusations sont portées par des personnalités qui se disent scientifiques et qui disent parler au nom de la science. [...] On a fait un salmigondis considérable, où la science en fait est instrumentalisée dans une discussion qui n'a rien de

scientifique, mais qui est idéologique et politique. Monsieur Claude Allègre a comme point de vue d'avoir une foi inébranlable dans le progrès technologique. C'est son choix, c'est tout à fait respectable si on veut, c'est une opinion qu'on peut défendre ; c'est à peu près celle de l'administration Bush ». Claude Allègre, bien que faisant référence à nombre de publications scientifiques, a, il est vrai, expliqué que son livre est avant tout « politique ». La dénonciation de Bernard Legras s'avère donc au moins en partie justifiée. Il adopte pourtant une position similaire à celle qu'il réprovoque en se plaçant lui aussi immédiatement sur le terrain de l'idéologie et en reprochant à son ancien ministre de tutelle sa vision du monde.

Cette anecdote illustre parfaitement l'état actuel du débat sur le réchauffement climatique. L'évolution récente du climat est un sujet avant tout scientifique. Il s'agit de savoir comment elle se place dans le cadre de sa variabilité naturelle, quelles en sont les causes et quel est le poids de chacune d'elles, comment elle va se poursuivre et avec quelles conséquences. Une controverse scientifique existe, ce qui n'a rien d'inhabituel. L'incertitude, le doute, la controverse sont des éléments essentiels de la science, qui s'arrange très bien de l'existence de théories éventuellement exclusives les unes des autres. Par ailleurs, ce débat a également une dimension politique importante. Selon les conclusions scientifiques sur la responsabilité des activités humaines dans le changement climatique récent et sur la gravité de celui-ci, les hommes politiques peuvent être amenés à prendre des décisions impliquant les acteurs économiques et la vie quotidienne de leurs administrés. C'est la raison pour laquelle a été créé le GIEC, Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, en 1988. Les hommes politiques doivent pouvoir s'appuyer sur ses conclusions afin de fonder leur action. Le doute quant à la responsabilité humaine, même s'il avait été jugé important par le GIEC, n'aurait pas été en soi un frein à la décision politique. Une société peut en effet juger que les enjeux commandent d'agir malgré une incertitude importante. Mais

encore faut-il pour cela que le débat politique ait lieu réellement. Les hommes politiques comme la société s'en remettent au contraire totalement à la science, à laquelle on impose implicitement de ne parler que d'une seule voix. Si bien que c'est sur le terrain scientifique qu'a lieu la confrontation des opinions politiques et des visions du monde. Le débat actuel est en effet, pour reprendre l'expression de Bernard Legras, un « salmigondis » de considérations d'ordres divers, légitimes, mais ne devant pas être mises au même niveau, ni se côtoyer dans le discours sans être distinguées.

Pour l'historien roumain Lucian Moia, auteur en 2004 de *L'Homme face au climat. L'imaginaire de la pluie et du beau temps*, « il n'y a aucun secret que le cataclysme climatique est annoncé de nos jours par ceux qui ne croient pas aux vertus de la civilisation technologique. Et contesté non moins fortement par les partisans de ce type de civilisation. Écologistes contre libéraux : les uns et les autres manipulent les mêmes données scientifiques, mais mises au service des idéologies opposées ». Mais il poursuit également en ces termes : « Constater la charge culturelle et idéologique de chaque option ne préjuge pas automatiquement de la part de vérité ou de non vérité exprimée par la théorie en question. Les optimistes ou les pessimistes peuvent avoir raison ou tort (ou partiellement raison, ou partiellement tort) indépendamment de leurs raisons idéologiques ». C'est dans la perspective ouverte par une telle considération que cet ouvrage voudrait s'inscrire.

Le climat est une réalité fuyante, abstraite, dont il n'existe probablement pas de définition pleinement satisfaisante. D'où des conceptions ou, au moins, des pratiques différentes de la climatologie. Chacun a pu constater la variabilité du temps qu'il fait, non seulement dans la durée, mais aussi au sein d'un espace même restreint. Dans nos latitudes moyennes, sous climat tempéré, on peut passer en moins de 24 h d'un temps sec et ensoleillé à un temps couvert, humide et nettement plus frais. En outre, il peut y avoir une averse ponctuelle ou même une journée de pluie là où l'on se trouve et rien de tel à quelques kilomètres. La

fois suivante, cela pourrait être l'inverse, ou pas. C'est pour cette raison que, là où la météorologie étudie les phénomènes atmosphériques sur un temps court (et tente de le prévoir à brève échéance), la climatologie, elle, a besoin d'une certaine épaisseur de temps. Le climat peut être défini ainsi, comme le font Gérard Beltrando et Laure Chémery¹ : « La combinaison des états de l'atmosphère (température, précipitation, humidité de l'air, ensoleillement, vent...) en un lieu donné et sur une période définie ». C'est, en quelque sorte, le temps qu'il fait dans le temps qui passe, l'épaisseur temporelle permettant soit de se détacher de cette variabilité en établissant des moyennes, soit de la prendre pleinement en compte en l'étudiant par exemple par des calculs de fréquences de types de temps, ou encore en analysant la succession de ceux-ci. Dans tous les cas, la durée d'observation est importante. On considère généralement que la variabilité naturelle du temps n'est plus une gêne sur une période de trente ans et qu'il faut en conséquence au moins s'approcher de cette durée pour que la caractérisation du climat d'un espace géographique donné soit valide. Ajoutons qu'il est rare de disposer de mesures pour de nombreuses variables. Les plus courantes sont la température et les précipitations, qui servent donc presque à elles seules à la description de tel ou tel climat. Cerner le climat étant difficile, on comprend la gageure que représente la tentative d'en saisir l'évolution, de la quantifier et d'en attribuer la cause à un facteur prépondérant, par exemple anthropique. D'autant plus que le climat n'a jamais été stable, qu'il évolue naturellement à toutes les échelles de temps et d'espace. Le débat sur l'« attribution des causes du changement climatique » n'a en réalité jamais cessé, bien qu'il ait été toutefois soustrait à la connaissance du grand public.

Ce livre souhaite donc inviter le lecteur s'intéressant pour la première fois à la question du réchauffement climatique à écouter un autre son de cloche que celui que l'on entend le plus souvent

1. Beltrando G. et Chémery L. (1995) : *Dictionnaire du climat*, Larousse, 344 p.

dans les médias, mais aussi permettre au lecteur averti et documenté d'approfondir la question en revisitant ses certitudes, s'il a adopté les conclusions du GIEC sur la responsabilité avérée des activités humaines dans le réchauffement climatique du XX^e siècle, ou encore de les étayer, s'il considère déjà que rien n'est certain en la matière et qu'il peut exister d'autres hypothèses scientifiques au moins aussi solides. Pour cela, nous revenons d'abord sur les aspects historiques, depuis les premières considérations sur l'action de l'Homme sur le climat, particulièrement à partir de l'époque moderne, jusqu'aux débats de la période contemporaine et la naissance des préoccupations actuelles en la matière, avec la création du GIEC. Puis la nature de la récente évolution climatique est examinée en détail, parfois en contradiction radicale avec l'avis exprimé par les « experts », tant du point de vue de son caractère prétendument « sans précédent » que de ses conséquences négatives. L'explication d'une telle différence de diagnostic est explorée dans la troisième partie, auprès des chercheurs, dont certains ne sont pas motivés que par des considérations scientifiques, des médias, qui n'ont guère aidé à la tenue d'un débat serein, du monde politique, ignorant et qui dès le début a cherché à se défaire de ses responsabilités sur le monde de la recherche, et enfin des industriels, qui ont bien compris tout l'intérêt économique qu'il pouvait y avoir à épouser une thèse socialement aussi bien ancrée et porteuse. La dernière partie, quant à elle, revient sur les causes du réchauffement climatique. L'hypothèse d'un rôle de premier plan joué par les gaz à effet de serre, rejetés abondamment dans l'atmosphère depuis la révolution industrielle au XIX^e siècle, apparaît extraordinairement incertaine au regard de l'assurance avec laquelle elle est proclamée. Au contraire, le rôle extérieur joué par le Soleil apparaît comme un candidat sérieux, ayant de plus en plus les faveurs du monde scientifique. Et le scénario d'évolution du climat que cette alternative scientifique annonce pourrait bien être très différent de celui qui nous est promis...

PREMIÈRE PARTIE :

PERSPECTIVES HISTORIQUES

DANS CETTE PREMIÈRE PARTIE, NOUS ALLONS VOIR QUE l'idée d'un rôle joué par les activités humaines sur l'évolution du climat n'a pas attendu les années 1980 pour émerger. Dès l'Antiquité, les méfaits de la déforestation sont pointés du doigt, mais ignorés de la plupart. À la Renaissance, cette idée refait surface et se développe jusqu'au siècle des Lumières, durant lequel sont prises les premières mesures conservatoires de l'Histoire en faveur du climat. Mais déjà plane l'ombre de la menace d'une altération de l'atmosphère, mise en avant par quelques précurseurs. La révolution industrielle, en modifiant peu à peu sa composition par le rejet de dioxyde de carbone serait à même de renforcer l'« effet de serre », récemment découvert. L'hypothèse sera débattue, plus ou moins oubliée, avant de resurgir dans la deuxième moitié du xx^e siècle. Mais les caprices du climat vont un temps faire craindre le froid plutôt que le chaud, juste avant qu'une nouvelle phase de réchauffement ne commence, permettant aux idées d'une action indiscutable de l'Homme sur le climat de s'imposer, avec la création du Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (GIEC) par l'ONU à la demande des grandes nations industrielles.

UN PEU D'HISTOIRE

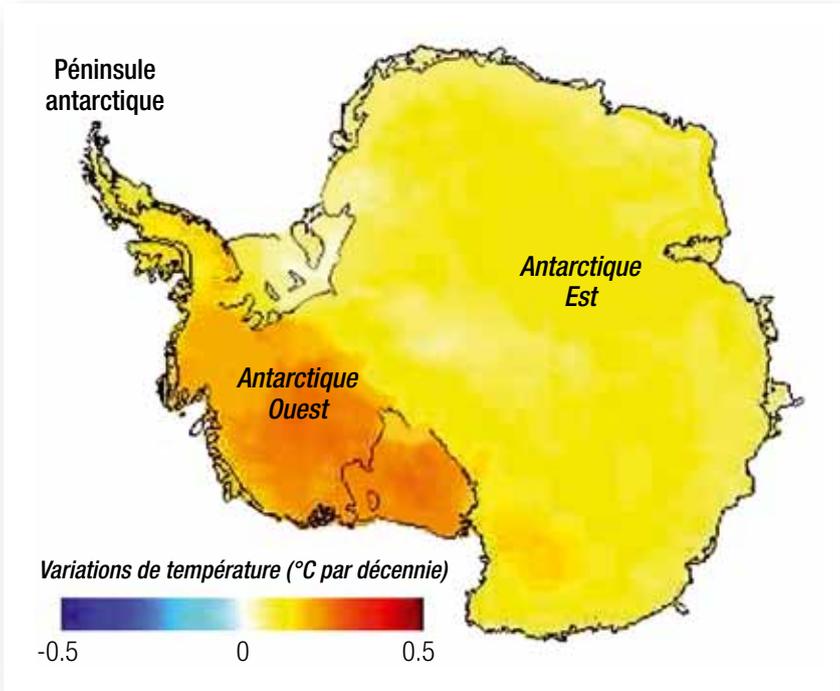
L OIN DES MOYENNES, DES CARTES DE PRESSION ATMOSPHERIQUE, des roses des vents, le climat, aussi abstrait soit-il, est cerné par l'individu, qui, pour peu qu'il soit observateur, sait généralement assez bien si le temps qu'il fait est habituel ou s'il s'écarte singulièrement de la variabilité naturelle. Pas besoin de faire appel à un spécialiste pour repérer un été caniculaire ou pourri, un hiver particulièrement doux ou très rigoureux. Chacun, aujourd'hui comme hier, effectue donc, inconsciemment et avec moins de précision (faut-il le préciser ?) la synthèse que le climatologue est en charge de mener. Mais la notion de climat, elle, est difficile à définir (lire encadré) et a sensiblement différé au cours de l'histoire. Le terme climat vient étymologiquement du latin *clima*, lui-même emprunté au grec, qui signifie inclinaison. Il désignait à l'époque antique l'angle que font les rayons du Soleil avec la surface terrestre, inclinaison qui dépend de la latitude. Les différents climats de la Terre pour l'Antiquité grecque et romaine étaient donc des bandes parallèles à l'équateur et dépendaient de l'éloignement à celui-ci.

LA TYRANNIE DU CLIMAT

La propension à intégrer la succession des types de temps, à en faire une synthèse inconsciente permettant de savoir si l'on est dans la norme ou dans l'excès, voire à saisir une éventuelle évolution climatique, étant une faculté universelle, l'Homme de l'Antiquité en était

capable, comme chacun d'entre nous. Ainsi, Théophraste, philosophe grec du IV^e siècle avant J.-C., qui a beaucoup écrit sur le milieu naturel et particulièrement sur le règne végétal, a émis l'hypothèse que les déforestations entraînaient invariablement un phénomène d'assèchement par baisse des précipitations. Il y avait là les bases d'une approche de l'action de l'Homme sur le climat, action dont l'importance aurait pu être appréhendée. Les exemples de Théophraste restaient de dimension locale, mais cette théorie permettait d'envisager, sous condition de vastes déboisements, des conséquences climatiques pouvant atteindre des dimensions spatiales plus importantes, au moins régionales. Néanmoins, ce point de vue n'a pas trouvé écho chez ses contemporains, ni sous l'empire romain. Pline l'Ancien (23-79 après J.-C.), dans son *Histoire Naturelle*, constate également une évolution locale du climat suite à des pratiques culturelles, mais il considère cependant que le climat est éminemment stable¹. Pour lui, c'est une constante du milieu naturel qui, malgré quelques constatations locales et secondaires, ne saurait évoluer. L'Homme ne peut avoir de réelle action sur le climat. C'est une relation totalement dissymétrique, car pour les savants de l'époque le climat définit le caractère des peuples. Ainsi, la civilisation gréco-romaine étant pour ses représentants, largement supérieure à toutes les autres, le climat qui l'a façonnée ne pouvait être que le plus favorable. Et celui sous lequel vivaient les barbares, à la limite du vivable. Que l'on s'éloigne un tant soit peu de l'empire romain et la péjoration climatique devient catastrophique. Très vite, en s'éloignant de la douceur méditerranéenne, on arrive aux limites de la zone habitable. Aux marches même de l'empire romain, Ovide, au tout début de notre ère, exilé sur les bords de la mer Noire dans une ancienne colonie grecque, décrit des tribus frustes, vivant dans un climat terrible. La peinture qu'il dresse de ce qui est aujourd'hui pour les classes moyennes et riches de Russie et d'Ukraine un lieu de villégiature estivale, est digne du grand nord, avec des neiges persistant au sol tout l'été, le Danube et la mer gelant tous les

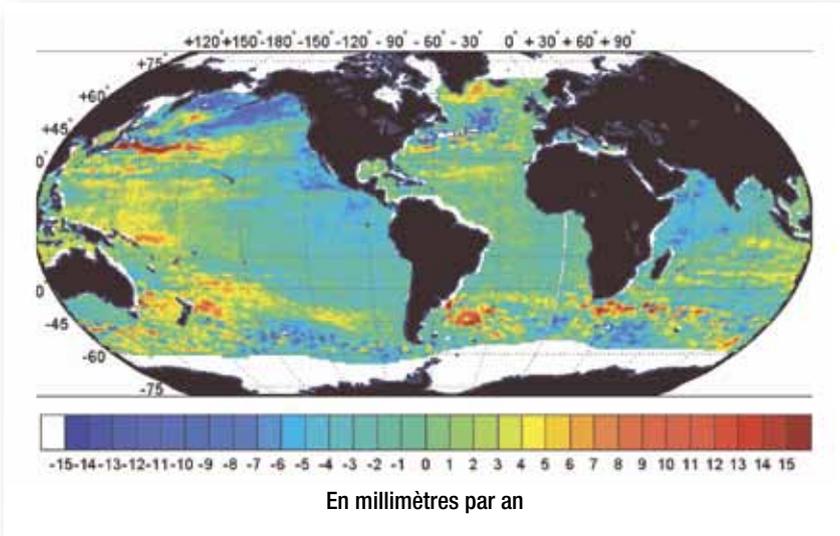
ÉVOLUTION DE LA TEMPÉRATURE MOYENNE ANNUELLE EN ANTARCTIQUE, ENTRE 1957 ET 2006



Suite à la publication début 2009 dans *Nature* d'un article montrant l'inexorable augmentation des températures en Antarctique, le site Realclimate, relayant cette nouvelle illustre le phénomène de manière éclatante.

Désormais, toute trace d'un éventuel refroidissement a disparu, le continent est tout entier dans un réchauffement inquiétant, particulièrement sa partie ouest, où le phénomène est bien marqué (lire page 116).

VARIATION DU NIVEAU DE LA MER ENTRE 1993 ET 2004 ET 2004



En jaune et rouge sont figurés les secteurs où la mer monte, en bleu ceux où elle baisse. On constate avec surprise, par exemple, que le nord de l'Océan Indien a plutôt connu une baisse de son niveau, alors que le risque de submersion encouru par le Bangladesh ou encore les Maldives est souvent mis en avant (lire page 142).